

# Leçons 21 a 25

*Valentin Nustnovici*

Lacan commence par expliciter la structure qui sous-tendait ses derniers propos sur l'union de l'homme et de la femme, des propos qu'il qualifie lui-même de pas très encourageants. Représentant l'homme et la femme par deux cercles d'Euler, il fait valoir que la zone intermédiaire, celle où ils devraient s'atteindre, s'unir, où ce qui serait leur médium – le phallus – est attendu, cette zone est vide, que le phallus y fait défaut (- $\phi$ ).

Si phallocentrisme il y a, on voit que dans la théorie analytique telle que Lacan la promeut, il est bien différent de ce que l'on entend d'ordinaire sous ce terme. On voit également que la structure est incompatible avec une conception du rapport entre les sexes où l'un aurait ce qui manque à l'autre. Lacan évoque ici E. Jones qui prend appui sur la Bible pour situer symétriquement les deux sexes – « Il les créa homme et femme » – contre ce qu'il appréhende comme le phallocentrisme freudien. Et il objecte que Jones n'a pas médité, dans le texte hébreu, le verset auquel il se réfère<sup>1</sup>. Si le phallus, comme le dit Lacan, « n'est pas fait pour l'union sexuelle », il s'en suit que chaque sexe est devant cette alternative : l'autre ne peut être pour lui que l'Autre ou le phallus. Le rapport est soit à l'Autre (au prix de l'angoisse) soit au phallus, (c'est-à-dire, à quelque forme positivée du phallus car pour ce qu'il en est du phallus « c'est ce que je désire et que je ne peux avoir qu'en tant que - $\phi$  »). Pour l'homme, la femme peut être le phallus... mais dès lors elle n'est plus la femme, l'Autre féminin. La femme quant à elle peut prendre l'objet *a* ou le clitoris pour le phallus et partager fantasmatiquement la jouissance du partenaire, mais ce faisant elle s'écarte de sa propre jouissance.

Le manque du phallus là où il est attendu fait de l'angoisse la vérité de la sexualité. Mais c'est une vérité intolérable et c'est pourquoi la castration (imaginaire), avec ses revendications illusives s'y substitue. La structure s'en trouve masquée puisque, comme le dit Lacan d'une façon qui peut apparaître provocatrice mais qui n'est que rigoureuse « il n'y a pas de castration parce qu'au lieu où elle a à se produire il n'y a pas d'objet à castrer ». Le phallus se trouve ainsi appelé à fonctionner comme instrument de la puissance, d'une puissance qui ne défaillerait pas, d'une toute puissance. Alors que, comme le souligne Lacan, ne pouvoir jouir que de cet instrument relève très exactement de l'impuissance.

Le premier temps de la leçon est donc la mise en place de l'alternative fondamentale entre le phallus et l'Autre, que Lacan reprend comme alternative entre le désir (dont le phallus est le support) et la jouissance (l'Autre étant le lieu où la chose dont la jouissance est interdite a été effacée). Cependant Lacan va ensuite parler d'une impasse de l'accès du désir à la jouissance, impasse qui s'incarne dans l'objet *a*. Il semble donc que l'alternative fondamentale soit réduite, par la constitution du fantasme, au seul choix de l'objet *a* en tant que symbole du phallus. La question que pose alors Lacan et qui l'occupe dans la plus grande partie de la leçon est de repérer s'il y a un « passage » vers la jouissance – non pas une levée finale de l'antinomie désir-jouissance par une synthèse de type hégélien, mais un passage rendu possible par la constitution même de l'objet *a*.

A quel niveau de la constitution du *a* une telle possibilité s'ouvre-t-elle ? L'hypothèse que ce soit au niveau scopique étant d'emblée écartée – puisque *a* y est occulté et que, s'il ne l'est pas, il détermine l'angoisse sous la forme de l'*Unheimlich* – c'est le niveau de la voix que Lacan explore. La voix en tant qu'elle est liée à la parole, articulée, impérative et non pas la voix liée aux sonorités, modulée, musicale.

Il évoque le monologue hypnopompique du nourrisson et y repère, toute fonction de communication étant ici exclue, le

libre jeu de la parole au lieu de l'Autre (A) et ses conséquences : la constitution de la voix (a) et celle du sujet (\$).

A partir de là il élabore avec des références diverses, métaphoriques et analogiques, le rapport de la voix au vide de l'Autre et son rapport au désir de l'Autre. De l'anatomophysiologie de l'appareil auditif il retient que le limaçon est un tuyau (c'est-à-dire un vide) dont la structure détermine les caractéristiques de ce qui, venant de l'extérieur, y résonne. Pour ce qu'il en est de la voix objet a elle résonne, si on utilise cette métaphore, non dans le vide du limaçon mais dans le vide de l'Autre, et non de l'extérieur mais en tant qu'incorporée. Car pour être articulée à la parole la voix, souligne Lacan, doit être incorporée comme l'altérité de ce qui se dit (ce pourquoi celui qui parle ne reconnaît pas sa voix).

L'analogie amusante des grains de sable introduits dans l'utricule d'un petit crustacé et qui assurent son équilibre, avec la constitution du surmoi est amenée pour faire valoir que l'incorporation se distingue de l'assimilation et pour donner une idée de ses effets. Le problème difficile posé par la première identification freudienne – dont Lacan avait indiqué qu'elle devait être abordée à partir de références concernant le Père dans la tradition sémitique<sup>2</sup> – est ici repris. Lacan avance que le *Shofar* permet la résolution de l'angoisse et l'introduction d'un autre ordre parce que le désir de l'Autre s'y manifeste et modèle le lieu de l'angoisse c'est-à-dire le vide de l'Autre. Le rapport avec la fonction paternelle n'est ici qu'effleuré et Lacan ne va pas au delà de cette indication sur le « passage » qu'il a entrepris de situer.

Il termine en indiquant la signification du sacrifice par rapport au désir de l'Autre. Le sacrifice, qui se différencie du don et de l'offrande, tente d'apprivoiser le désir de l'Autre. Il consiste à faire comme si le dieu désirait comme nous, l'important étant de ne pas éveiller son angoisse par la résurgence de ce

là où ils sont, pour nous, dans la suite de la reprise du platonisme par le christianisme, Dieu est devenu tout puissant : puissant partout en même temps et du même coup omnivoyant. C'est là qu'est la racine du fantasme ubiquiste de l'obsessionnel. Même si l'incroyance est professée<sup>16</sup> il n'est pas de structure obsessionnelle, affirme Lacan, qui n'implique l'existence d'un tel Dieu. Et donc l'athéisme, du point de vue psychanalytique, ne peut être que la négation de cette présence de la toute puissance, une négation, dit Lacan, qui est de l'ordre de l'ascèse.

Il indique à la fin de la leçon qu'il a développé la structure du désir obsessionnel, désir soutenu dans une « assiette impossible » entre « l'objet perdu du type le plus dégoûtant » et « la plus haute production idéaliste », mais que le circuit n'est pas achevé, qu'il lui reste à préciser la relation de la structure du désir obsessionnel avec l'angoisse qui le détermine. Ce qu'il fera dans la leçon suivante.

#### **Leçon 24**

Lacan reprend ici le tableau à double entrée (introduit dès la leçon 1 puis complété dans la 6) dont la première visée est de rendre sensible le décalage existant entre inhibition, symptôme et angoisse, décalage qui tient à la différence de leurs coordonnées. Il fait d'abord valoir « l'étrange ambiguïté » de l'angoisse : l'angoisse est sans cause mais elle n'est pas sans objet, elle désigne même l'objet dernier. On peut, je crois, être familiarisé avec cette assertion, avoir bien compris qu'il n'y a de cause que séparée, avoir retenu que cette séparation faisant défaut dans l'angoisse c'est logiquement que celle-ci est dite sans cause ; et cependant rester déconcerté par cette « étrange ambiguïté » tant notre besoin d'explication causaliste est enraciné.<sup>17</sup>

Ce tableau que Lacan propose comme un instrument à faire travailler, montre l'angoisse « suspendue » entre l'embarras — moment où s'ouvre la question de la cause, où se formule qu'« il y a une cause à ça » — et l'émoi — moment où s'indique que le

- <sup>20</sup> Chez l'homme aux loups le figement du sujet lors de cette cession (leçon 20) indique l'obstacle à quoi « le chemin du retour à l'objet dernier » dans l'analyse se heurtera.
- <sup>21</sup> « L'idée de nature est un fruit de la culture », J. Lacan, Congrès de l'EFP, Aix en Provence, mai 1971.
- <sup>22</sup> D'autant qu'il est possible que le verbe latin *cedere* d'où vient le premier soit apparenté à *cadere* d'où vient le second.
- <sup>23</sup> Voir leçon 13.
- <sup>24</sup> « Abraham, disons, voulait être une mère complète » Les quatre concepts, éd. du Seuil, p. 145.
- <sup>25</sup> Voir leçon 23.
- <sup>26</sup> Angoisse parfois immaîtrisable, leçon 22.
- <sup>27</sup> Ce qui n'opère pas ici, semble-t-il, c'est le tracé signifiant en double boucle par lequel l'objet *a* se détache. La double boucle est tracée par Lacan à propos des mécanismes de défense de l'obsessionnel dans la leçon 10.
- <sup>28</sup> Freud, Inhibition, symptôme, angoisse, chapitre VIII.
- <sup>29</sup> Lacan, L'identification, leçon 16.
- <sup>30</sup> Freud avait écrit, dans « l'Esquisse » que « la propre information du cri sert à la spécification de l'objet » lequel comporte « une part inassimilable (la chose) ».
- <sup>31</sup> Inhibition, symptôme, angoisse, chapitre II.

qui, par son occultation, soutient ce désir.

### Leçon 22

Dans cette leçon où Lacan annonce d'emblée qu'il ne va pas manier son algèbre mais procéder « touche par touche », il faut avoir présent à l'esprit le schéma algébrique de la leçon 13 :

A	S
a	À
§	

Schéma qui reprend celui de la leçon 9 mais en inversant les places respectives de § et de a et qui met bien ainsi l'accent sur deux points : 1 – c'est en raison de son rapport au désir de l'Autre que l'objet a provoque l'angoisse ; 2 – c'est parce qu'il antécède sur la constitution du sujet, que a est la cause du désir et non l'objet visé par celui-ci. Au coeur de cette leçon il y a cette affirmation de Lacan que c'est la cause du désir, en tant qu'elle est masquée, qui soutient et anime, de façon tout à fait générale, la fonction de la cause, cette fonction qui a donné lieu à tant de débats philosophiques.

Il commence par faire valoir l'importance de la question de la cause à propos du symptôme, et spécialement du symptôme obsessionnel. Pour que le symptôme soit analytiquement constitué, il faut, Freud y a insisté, que le sujet s'aperçoive de la façon dont celui-ci fonctionne<sup>3</sup>. Lacan ajoute que le pas vraiment essentiel est fait lorsqu'il se formule qu'il y a une cause à ça, car alors l'implication du sujet dans sa conduite symptomatique se rompt, et il se produit la « complémentation » nécessaire pour que le symptôme devienne analysable. Le symptôme, dont Lacan a souligné qu'il « est de sa nature jouissance », et « se suffit à lui-même »<sup>4</sup>, ne se suffit plus, une « moitié » en est prise en charge par le clinicien, moitié sans laquelle, dira Lacan, il n'est pas de symptôme achevé<sup>5</sup>.

De ce pas essentiel que constitue l'ouverture du symptôme au transfert on peut noter qu'il n'apporte aucun gain immédiat en compréhension (ou, comme on dit souvent, en insight). C'est à une cause opaque que le sujet se trouve intéressé<sup>4</sup>.

Lacan avance encore autre chose de tout à fait neuf : c'est autour de la cause, de l'objet  $a$ , que doit se faire l'analyse du transfert, et le problème posé par celle-ci est à l'ordre du jour dès qu'émerge la dimension de la cause. Ceci va bien sûr tout à fait à l'encontre des idées habituelles sur le déroulement de la cure, en particulier d'un déroulement qui se ferait selon trois phases : établissement de la névrose de transfert, résolution du symptôme, analyse du transfert. Se moquant de la demi-réussite que constituerait l'instauration d'une névrose de transfert, il va jusqu'à dire que la névrose de transfert est déjà là chez tout un chacun (même chez Alcibiade qui n'est pas névrosé !) Et donc que la question n'est pas de prendre le soin de l'établir mais bien celui d'empêcher qu'elle se fixe sur un mode irréductible où le psychanalyste reste pour l'analysant le contenant de l'objet<sup>5</sup>. Le problème posé et « certainement pas résolu », étant celui d'une « soustraction » dont Lacan dit seulement ici que le désir de l'analyste s'y trouve impliqué. Il n'y a de cause – cause mentale, ayant une signification subjective – qu'insaisissable, séparée par une béance. L'objet-cause a certes un effet, qui est le désir, mais c'est un effet très particulier puisqu'il reste non effectué<sup>6</sup>. La science (et les explications non scientifiques) qui établissent des connexions signifiantes comblent la béance causale et volatilisent la dimension de la cause. En ce qui concerne l'Histoire, Lacan dit que moins la cause y est saisissable, plus tout y apparaît causé, d'où l'importance fâcheusement attribuée à ce qu'on appelle le « sens de l'Histoire »<sup>7</sup>.

Quant au symptôme il ne peut apparaître comme un effet – il faudrait pour cela que la cause en soit saisie – il apparaît comme un résultat.

Lacan s'amuse un peu en disant qu'il transfère la fonction de la

cause, de l'Esthétique transcendantale de Kant à son Ethique transcendantale à lui. Ceci pour dire qu'il n'y a pas de Chose en soi, et que la Chose, ou cause, est du registre du réel.

Il est ainsi amené à préciser sa conception de l'espace par rapport à celle de Kant. L'espace n'est pas, pour lui, une catégorie a priori de l'intuition sensible, ce n'est pas « un trait de notre constitution subjective au-delà de quoi la Chose en soi trouverait un champ libre » : l'espace fait partie du réel. Il le fait valoir de deux façons :

– il évoque les formes que réalise le développement embryonnaire et suggère que ces formes (qui rappellent les structures topologiques : tore...) pourraient être expliquées par la contrainte qu'impose à leur développement l'espace réel. Espace réel qui n'est donc évidemment pas l'espace euclidien.

– Il dit qu'il y a une réalité de l'espace euclidien – l'espace du champ scopique<sup>10</sup> – et que cette réalité, qui est celle du fantasme, s'inscrit dans l'espace réel qui constitue son cadre (la « fenêtre » du fantasme est réelle)<sup>11</sup>.

Il est assez longuement question dans cette leçon (et déjà dans les précédentes et encore dans les suivantes) du livre de Piaget *Le langage et la pensée chez l'enfant*<sup>12</sup>. Piaget est pris comme l'exemple éminent d'une démarche qui se veut scientifique dans le champ psychologique, et dont Lacan s'emploie à montrer qu'elle l'obscurcit en voulant ignorer le rapport de la causalité avec le désir. Ainsi, en ce qui concerne la compréhension et la transmission du fonctionnement du robinet, c'est davantage la mise en jeu des désirs que le robinet provoque qui permet à l'enfant d'accéder à « l'essence de la fonction du robinet comme cause, c'est-à-dire au concept de robinet », que le mécanisme étroit qu'on lui présente sous la forme d'un schéma. Et Lacan souligne que la méconnaissance de la fonction de la cause tient à un préjugé : on croit que la parole a essentiellement pour effet de communiquer (et de transmettre intégralement une chaîne causale) alors que son effet est de faire surgir dans le sujet la dimension du signifié (qui ne va pas sans un reste qui va animer la fonction de la cause).

La leçon se termine avec un tableau de la constitution subjective dont les différents niveaux sont représentés par des cercles d'Euler.

Le niveau 1 est celui du besoin dans l'Autre et donc de la dépendance par rapport à la mère ;  $a$ , qui est dans la zone intermédiaire, fait partie du monde intérieur du nourrisson et le sujet n'est pas encore barré. C'est la dépendance à la mère qui fait que le nourrisson va abandonner le sein.

Le niveau 2 est celui de la demande dans l'Autre, de l'éducation de la fonction excrémentielle ;  $a$  y prend sa fonction de reste de la demande, et donc d'objet perdu, le sujet barré, identifié à cet objet, est dans la zone intermédiaire.

Le niveau 3 est celui de la jouissance dans l'Autre, dont le corrélat est le manque phallique ( $-\phi$ ).

Le niveau 4 celui où le mirage de la puissance dans l'Autre est soutenu par le fantasme. Le niveau 5 est celui où le désir de l'Autre, présent aux étages précédents, doit émerger sous « forme pure ». Formulation que Lacan dit provisoire et qu'il n'accompagne d'aucun schéma. La question sera révoquée à la fin de la dernière leçon et reportée au séminaire prévu pour l'année suivante.

Du névrosé obsessionnel, sur lequel les leçons suivantes seront axées, il est précisé qu'il se défend du désir dans l'Autre en le couvrant par la demande dans l'Autre. Raison pour laquelle l'objet anal, qui est celui sur lequel porte la demande, occupe une place prééminente dans cette névrose. C'est pour la même raison que dans toute tentative d'accomplissement du désir l'autorisation, voire la demande expresse de l'Autre, est quêtée.

### **Leçon 23**

La leçon commence avec le schéma des positions relatives des cinq niveaux de la constitution de l'objet  $a$ . Ce schéma que Lacan dit « circulaire » ne l'est pas vraiment puisque le niveau 3 situé en pointe lui confère une forme phallique et que cette forme, comme celle du graphe qu'elle évoque, n'est pas fermée à son extrémité inférieure. Mais « circulaire » indique qu'il ne s'agit pas de stades évolutifs comme dans la conception de

Karl Abraham, mais de niveaux qui sont en relation les uns avec les autres. Les corrélations privilégiées que la clinique met en évidence entre niveaux 1 et 5 et entre niveaux 2 et 4 sont prises en compte, comme l'est ce fait sur lequel Lacan insiste : qu'il n'y a pas de phase analytique régressive qui ne comporte une face progressive et inversement<sup>13</sup>.

Quelque soit le niveau considéré, l'objet *a* a la même fonction qui est de représenter le sujet au lieu de l'Autre, mais la place qu'il tient dans la subjectivité n'est pas la même à chaque niveau. Dans cette leçon il est essentiellement question de la place de l'objet anal dans la subjectivité en général, et plus particulièrement dans la constitution du désir obsessionnel (Lacan commençant par souligner que, contrairement à ce qui pourrait sembler évident, cet objet n'est pas l'effet, mais la cause du désir anal).

La subjectivation ne se réduit ni au développement psychologique, ni au développement organique. Elle implique qu'« à des accidents du développement » se conjoigne « l'effet d'un signifiant dont, dès lors, la transcendance est évidente par rapport au dit développement ». En parlant d'« accidents du développement », Lacan se situe du point de vue de l'évolution des espèces pour détailler les particularités anatomophysiologiques qui, dans l'espèce humaine – qu'elles lui soient spécifiques ou non – permettent à la fonction de l'objet *a* de trouver sa matérialité corporelle. Il s'agit de la mamme « plaquée » sur le thorax (qui appartient au monde intérieur du nourrisson et non à celui de la mère) du caractère érectile de l'organe copulatoire (qui implique sa « caducité ») de la plasticité du larynx humain (condition de l'émission de la voix) et de la prématuration néonatale du système nerveux (dont Lacan a montré qu'elle a pour conséquence la valeur anticipatrice de l'image spéculaire)<sup>14</sup>. L'oeil est laissé de côté. Quant à l'excrément il a comme particularité d'être présent depuis le début de l'évolution des espèces.

Le terme de transcendant appliqué au signifiant n'implique aucun lieu transcendantal car le lieu du signifiant, lieu de

l'Autre, ne saurait être situé ailleurs que dans l'espace réel (le langage, dit ailleurs Lacan, est dans le réel). Il indique que c'est le signifiant qui met en place le cadre dans lequel les faits anatomiques interviennent. Chacun de ces faits, dit Lacan, vient occuper «une place-clé sur un échiquier», autrement dit leurs places respectives et leur mise en jeu sont réglées par le symbolique.

Lacan pointe que le nourrisson ne se reconnaît pas dans l'objet oral – lequel est pourtant de son appartenance – et que le premier objet dans lequel le petit sujet a l'occasion de se reconnaître est l'objet anal, celui autour duquel tourne la demande de l'Autre (la mère). Cette demande fait de l'objet une partie du corps de l'enfant, mais une partie à rejeter dans certaines conditions et circonstances, si bien qu'elle est ainsi valorisée et désavouée. Ainsi cet objet : c'est lui et ce ne doit pas être lui. Et en définitive la méconnaissance prévaut : ce n'est pas lui. Si l'on raisonne en terme de stades on peut penser que ce qui est déjà une ambivalence obsessionnelle se trouvera effacé par l'accession au stade génital, or il n'en est rien : le désir sexuel ne balaye pas cette organisation parce que l'objet anal, qui peut si bien symboliser le phallus et sa chute, se prête parfaitement à soutenir le désir génital.

Pour montrer que la littérature analytique aborde tout autrement la question du rapport à l'objet  $a$  et du phallus, Lacan évoque deux exemples.

Il cite un article (*Madonna's conception through the ear*) où E. Jones ramène le souffle divin fécondant à une origine anale sans tenir compte de la valeur érotique du souffle respiratoire, ce qui montre bien que l'explication par la seule régression est insuffisante à rendre compte de la complexité des faits. Il souligne ensuite que la littérature analytique accentue l'importance de l'éducation de la propreté dans la genèse de la névrose obsessionnelle alors que toute la question est de savoir ce qui motive l'intérêt de la mère et son attachement à l'excrément de sa progéniture. Ce qui se trouve là méconnu – méconnaissance symptomatique – c'est

que l'objet anal est symbolique du phallus.

Dans cette leçon apparaît un nouveau tableau des cinq niveaux de la constitution subjective qui présente évidemment des similitudes avec celui, eulérien, de la leçon 22 : tous deux comportent trois zones à chaque niveau<sup>15</sup>. La colonne de gauche concerne, me semble-t-il, ce qu'il y a du côté du sujet, celle de droite ce qui dans l'Autre n'est pas directement accessible au sujet, et celle du milieu ce à quoi, de l'Autre, le sujet a directement affaire. Demande et puissance de l'Autre sont ainsi décalées par rapport à désir et à jouissance de l'Autre qu'elles couvrent (contribuant à barrer l'angoisse).

Le niveau central (- φ) est le lieu de l'angoisse et celle-ci motive les symbolisations névrotiques qui empruntent aux autres niveaux pour pallier à la disjonction du désir et de la jouissance et à la non conjonction des jouissances de l'homme et de la femme.

Le désir de l'homme, vectorisé par le phallus, doit rencontrer la castration avant qu'il puisse entrer dans la jouissance du partenaire féminin. Chez la femme, que son désir porte vers le même symbole, la jouissance s'écrase dans la nostalgie phallique sans se joindre à l'autre, et l'amour se porte au-delà du partenaire vers un Autre castré ou au contraire incastrable. Rien, ni d'un côté, ni de l'autre, ne permet de parler de don à propos de l'acte sexuel, si ce n'est par métaphore mais c'est une métaphore qui est propre au registre anal.

Le désir de l'obsessionnel qui est soutenu au niveau anal, s'achève dans sa constitution au niveau scopique où il prend appui dans la puissance (fantasmée) de l'Autre. Avec cette conséquence qu'un désir, auquel est associé un Autre idéalisé dans sa toute puissance, reste un désir impossible : quoique le sujet fasse pour le réaliser il ne s'y trouvera jamais véritablement engagé.

Lacan insiste sur le fait que la structure de la névrose obsessionnelle, (et pas seulement sa phénoménologie), dépend de l'évolution des croyances et des discours. Si, à l'origine, les dieux – Apollon, Elohim, Yahvé – sont réels, c'est-à-dire puissants

principe du pouvoir est posé au dehors, où l'objet *a* se retire.<sup>18</sup>

L'émergence première de l'objet *a* Lacan la repère dans l'observation de l'homme aux loups ce qui lui permet d'éclairer la structure de la névrose obsessionnelle. Il la repère dans cet élément que Freud reconstruit et qui ne sera jamais remémoré : la défécation lors de la scène primitive, un élément qu'il tient pour «structurellement nécessaire à toute la détermination ultérieure». Ce qui rend la scène traumatique, soutient-il, c'est que «le champ de l'Autre se fend» : le phallus fait défaut là où il est attendu pour faire copule dans l'union des sexes.<sup>19</sup> A ce manque dans l'Autre répond une cession subjective, cette cession constitue l'objet *a* comme tel.<sup>20</sup> L'angoisse produit son objet.

L'objet *a* dans ses diverses formes, a comme caractère fondamental d'être un objet cessible. Ce qui anatomiquement se prête à la coupure va faire l'objet d'une cession. Le terme, juridique, indique bien le caractère symbolique de l'opération. Et Lacan souligne que si la fonction de l'objet cessible nous apparaît comme une fonction naturelle ce n'est qu'en raison de cette opération symbolique.<sup>21</sup>

On peut, je crois, rapprocher les termes de cession et de caducité.<sup>22</sup> Le premier définit ici l'objet *a*, le second a été utilisé à propos de l'objet partiel.<sup>23</sup> L'intérêt de ce rapprochement est de les opposer : la cession de l'objet *a* est la conceptualisation par Lacan de la réponse du sujet au manque structural de l'Autre tandis que la théorie de l'objet partiel est, selon Lacan, une réponse à la caducité de l'organe, réponse qui reste dans le registre de la névrose.<sup>24</sup>

L'angoisse de sevrage n'est pas la conséquence de la frustration du sein, elle marque le moment de cession par l'enfant de ce qui n'est pas encore un objet mais une part de lui-même à laquelle il est appendu. L'objet transitionnel, bout arraché à quelque chose, est le suppléant du sujet et le précède.

D'être cessible, l'objet en devient remplaçable, fabricable, échangeable, stockable avec toutes les conséquences individuelles et sociales que cela implique et que Lacan évoque, de la fabrication

des biberons et de l'enregistrement de la voix à la reproduction de l'image du corps sans oublier le traitement industriel des ordures ni la réduction d'une grande part d'un peuple à l'état de déchet<sup>25</sup>. Il évoque également le problème des comas dépassés et des prélèvements de greffes pour noter qu'il réactualise une question religieuse et philosophique de toujours : le sujet est-il d'abord une âme ou un corps ? Sa réponse est qu'il est d'abord un objet et que cet objet «véhicule quelque chose de l'identité du corps».

Revenant au tableau à double entrée il y situe le désir dans la case de l'inhibition puisque le désir est à l'origine de l'inhibition qui l'occulte. Au même lieu il situe l'acte puisque celui-ci est «une action où se manifeste le désir qui aurait été fait pour l'inhiber». Seul ce fondement de la notion d'acte dans son rapport à l'inhibition, dit-il, justifie qu'on parle d'acte sexuel ou d'acte testamentaire. L'exemple par lequel il montre comment désir et inhibition interviennent dans l'acte sexuel indique bien qu'il y a à se déprendre de toute idéalisation à propos de l'acte même si celui-ci est à entendre au sens fort de réalisation du sujet. Il choisit en effet d'évoquer la défécation consécutive à un rapport sexuel, par laquelle le désir de retenir intervient (en tant qu'il est empêché) comme défense par rapport au désir génital. Il y a là une manifestation signifiante où s'inscrit l'écart du désir.

Dans le tableau tel qu'il le réécrit alors «ne pas pouvoir» vient à la place de l'empêchement (empêchement du désir de retenir) et «ne pas savoir» à celle de l'émotion (émotion devant la signification de ce qui ne peut être retenu). Ces deux coordonnées du symptôme obsessionnel déterminent les deux faces de celui-ci : la compulsion et le doute.

Le symptôme obsessionnel est un «effort pour retrouver la cause authentique de tout ce processus» c'est-à-dire l'objet  $a$ , mais cet effort est arrêté par la procrastination, les fausses pistes (acting-out) et par le doute qui frappe tous les objets de substitution.

C'est donc dans ce « chemin de retour à l'objet dernier » que l'analyse doit être conduite et cela ne peut que faire surgir l'angoisse<sup>26</sup> puisque cet objet dont l'émergence a été en rapport avec le manque de l'Autre a pris fonction de bouchon à l'endroit de ce manque.

A l'autre niveau corrélatif du niveau phallique, au niveau scopique l'image spéculaire prend une fonction similaire : elle soutient un amour de l'autre idéalisé et oblatif en se proposant comme le don auquel l'autre pourra se raccrocher. La « distance » que M. Bouvet qui s'appuie sur une théorie de la relation d'objet, tente de réduire dans la cure de l'obsessionnel, Lacan la situe dans ce rapport à l'autre imaginaire, rapport défensif contre la castration.

L'obsessionnel, comme tout névrosé, a accédé au niveau phallique, mais il se maintient « sur le bord du trou castratif » : ses désirs dessinent un cercle qui va d'un niveau à l'autre sans jamais revenir sur lui-même sinon en repassant par son point de départ.<sup>27</sup>

### **Leçon 25**

Lacan termine le séminaire en confrontant sa conception de l'angoisse à celle de Freud, envisageant ce qu'elle implique quant au rôle du psychanalyste et indiquant la direction dans laquelle il compte poursuivre... si les circonstances le permettent. Nous savons, bien sûr, que les « Noms du Père » dont la préparation en cours se manifeste dans plusieurs leçons de « l'Angoisse » ne comptera qu'une seule leçon.

L'angoisse est signal, mais de quel danger ? Celui-ci doit bien avoir quelque rapport avec la situation de danger originelle de la naissance. Mais que peut-il subsister comme indice du danger vital encouru à la naissance ? Freud affirme qu'il n'a pu être enregistré alors qu'un indice d'ordre économique, concernant l'augmentation – considérable à la naissance – des quantités d'excitation. Selon lui, ce sont des perturbations économiques qui constituent le « noyau » de la situation de danger dont l'angoisse sera dorénavant le signal. Il voit donc dans le cri par lequel le nourrisson appelle

la mère qui s'en va une réaction au signal d'angoisse déclenché par la menace de la réapparition de perturbations de son économie libidinale, et une reprise de la réaction respiratoire et phonatoire de la naissance.<sup>28</sup>

Lacan, lui, cherche quel est le fondement structural des variations économiques et aboutit à la conclusion que la situation de danger correspond au moment de cession de l'objet *a* et que le signal d'angoisse précède donc ce moment de cession.

La cession de l'objet *a*, on l'a vu tout au long du séminaire, est en rapport avec le désir de l'Autre. C'est d'ailleurs en commençant par pointer son rapport au désir de l'Autre que Lacan a entrepris l'étude de l'angoisse. Il l'avait fait avec l'apologue de la mante religieuse où disait-il « je ne sais pas quel objet *a* je suis pour l'Autre »<sup>29</sup>. Il précise maintenant la signification de ce « je ne sais pas » : l'Autre n'étant pas d'une espèce étrangère mais humain, si je ne sais pas quel objet *a* je suis pour lui, c'est parce que je méconnaissais ce qui est, dans l'économie de mon désir d'homme, l'objet *a*.

Il reprend ensuite, une dernière fois le rapport de l'objet *a* au désir de l'Autre, aux différents niveaux:

**Au niveau 1** : l'angoisse n'est pas déterminée, contrairement à ce qu'on dit habituellement, par la rupture du lien avec l'Autre (la mère), elle est en rapport avec l'émergence de ce lien et l'objet *a* en constitue le premier signe. Il s'en suit que l'enfant n'est pas sevré, comme on le répète, mais se sèvre et que la cause de ce désir de sevrage (Lacan dit aussi : de séparation) est l'objet *a*.

C'est seulement à ce niveau, considère Lacan, qu'il peut y avoir une situation de danger articulée. Mais alors comment penser le rapport de l'angoisse signal du danger à ce qui est « plus primitif que l'articulation de la situation de danger » : la naissance. Ce ne peut être « un rapport de phénomènes qui se recouvrent, comme pour Freud, mais plutôt un rapport de « contemporanéité ».

Voici comment j'essaie de comprendre les indications de Lacan. Pour lui, le trauma de la naissance est provoqué par la modification des conditions respiratoires, par « l'aspiration en soi d'un milieu foncièrement autre ». Il parle d'une conjonction paradoxale du point de départ et du point d'arrivée. Le point de départ c'est « le cri qui échappe au nourrisson » (je crois qu'il faut lire ici non pas nourrisson, mais nouveau-né). « Il ne peut rien en faire, dit-il, s'il a là cédé quelque chose, rien ne l'y conjoint ». Autrement dit : il n'y a pas à la naissance de cession subjective car il n'y a pas d'Autre, l'émission de méconium ne peut prendre la signification d'une cession. Le point d'arrivée, c'est le cri du nourrisson : ce cri qui évide l'Autre en son centre en effaçant la Chose<sup>30</sup> et par lequel le rapport à l'Autre se constitue comme achevé. Je comprends ainsi la conjonction entre le point de départ et le point d'arrivée : l'aspiration brutale du milieu aérien a laissé une inscription, celle-ci exercera ses effets dans le cadre du rapport constitué à l'Autre. Ce n'est pas un affect qui a été incorporé comme sédiment d'un événement traumatique ancien et qui dans une situation analogue est rappelé au titre de symbole mnésique, sur le modèle de l'accès hystérique<sup>31</sup>. Cette trace laissée par le trauma de la naissance n'intervient pas parce qu'il y aurait analogie de situation mais parce qu'elle se trouve conjointe, associée, à ce qui caractérise la structure de l'Autre, à savoir son manque.

**Au niveau 2** : l'objet anal est la cause de la « première forme évolutive du désir » : le désir de retenir qui s'oppose à la fonction – elle-même déterminée par le désir de l'Autre – qui a introduit sa cause.

Ici Lacan apporte une indication sur la « fonction technique » de l'analyste dans la cure de l'obsessionnel. L'obsessionnel oscille entre sa compulsion à retenir – une compulsion empêchée – et son doute quant à l'objet retenu. Ce qu'il faut prendre en compte c'est que cette oscillation passe par un point zéro qui

est le moment de cession de l'objet. Cachée par l'ambivalence de l'oscillation il y a l'angoisse de ce moment de cession où le sujet se trouve à la merci de l'autre. L'analyste qui peut alors revêtir cette figure du petit autre ne doit pas se tromper sur ce qui met en jeu l'agressivité. Ce moment où il se révèle que le sujet n'a pas en lui la cause de son désir, Lacan l'écrit  $d(a) : o < d(o)$  – le désir du sujet équivaut à l'objet chu qui est sans ambiguïté le support du désir de l'Autre. Il y voit le ressort structurel de l'impossibilité de la coexistence des consciences de soi chez Hegel et ce pourquoi la lutte à mort que celle-ci conditionne n'est qu'une lutte pour rien. La structure de ce moment lui permet aussi de pointer comme fantasmatique la notion théologique et scolastique de « causa sui » et, a contrario, d'apprécier la pertinence de la formule de l'Ecclésiaste traditionnellement traduite par « tout est vanité ». Cet objet qu'on refuse de laisser choir n'est que « buée, chose qui s'efface » (termes qui traduisent mieux l'hébreu Hévèl que ne le fait celui de vanité <sup>32</sup>).

Sur le plan de la direction de la cure Lacan conclut ici une critique engagée depuis plusieurs années contre M. Bouvet, en opposant deux façons de conduire la cure de l'obsessionnel. D'un côté, celle de M. Bouvet qui consiste à tourner autour de l'agressivité afin de plier le désir de l'analysant à celui de l'analyste (terme qui ici signifie le désir du sujet analyste, désir enraciné dans son idéal du moi) laissant ainsi l'objet  $a$  intouché. De l'autre, la sienne où il s'agit de faire monter l'objet  $a$  sur la scène jusqu'à le dégager en tant que reste irréductible à la symbolisation.

**Au niveau 3**, il situe comme à chaque autre niveau un désir : ici désir de castration qui ne prend sa signification menaçante que reconnu dans le désir de l'Autre. La femme est plus angoissée que l'homme – Lacan en est d'accord avec Kierkegaard – parce que cette menace ne trouve pas chez elle l'organe auquel elle

pourrait être référée.

Au niveau 4 est repris le tableau à double entrée<sup>33</sup>. L'élément qui y est le plus inattendu est, me semble-t-il, le « concept d'angoisse » venant à la place de l'embarras. En disant que le concept n'a pas de prise véritable sur le réel et que l'angoisse est « la seule appréhension dernière et comme telle de toute réalité », Lacan donne à l'expression, forgée par Kierkegaard, de « concept d'angoisse » tout son poids<sup>34</sup>.

Il s'est appuyé sur les avancées de Kierkegaard. Et particulièrement celles-ci : l'objet de l'angoisse qui est le rien, le rapport de l'angoisse à la temporalité, la position intermédiaire de l'angoisse.<sup>35</sup> Et sa conclusion – l'angoisse précède la chute du *a* – fait écho à ce qu'a dit Kierkegaard de l'angoisse précédant la chute, en l'occurrence le péché et du saut qualitatif et non quantitatif que celui-ci représente. Mais Lacan considère que la psychanalyse peut aller plus loin : le concept d'angoisse étant, dit-il, donné à la limite d'une méditation qui rencontre très vite sa butée, il s'agit – le séminaire se clôt là-dessus – d'« offrir à la question du concept d'angoisse une garantie réelle ».

Au niveau 4 le deuil vient à la place de l'acting-out. La distinction entre *l(a)* et *a* permet à Lacan de reprendre la question du travail du deuil et de préciser le rapport qu'il y a entre surinvestissement de l'objet et détachement de la libido. Pour Freud, dont Lacan retient tout à fait la description du travail de deuil, c'est après le surinvestissement d'un objet qui n'existe plus mais dont l'existence se poursuit psychiquement, que la libido va pouvoir s'en détacher. Pour Lacan ces deux opérations n'ont pas le même objet. La restauration du lien libidinal concerne l'objet fondamental, masqué, l'objet *a* et elle fait renaître le désir. Le détachement libidinal en devient possible parce qu'il concerne l'image de l'autre, *i(a)*, le deuil étant un lien narcissiquement structuré et idéalisé.<sup>36</sup>

La même distinction entre *a* et *l(a)* soutient l'analyse que

fait Lacan de la mélancolie : ici  $a$  n'est pas méconnu, mais il n'est pas en fonction, il ne « leste » pas le sujet, lequel de ne pouvoir atteindre cet objet dont la commande lui échappe risque de passer à travers sa propre image par le cadre de la fenêtre.

**Au niveau 5**  $a$  « se retaille »<sup>37</sup> devenant le support manifeste « ouvertement aliéné » du désir de l'Autre, qui cette fois se nomme. L'étude de ce niveau qui n'a été qu'amorcée, à propos en particulier du *Shofar* (leçon 21) Lacan se propose de la poursuivre l'année suivante en abordant la fonction paternelle qui se trouve spécialement impliquée dans le registre de la voix.

Il pose quand même encore quelques jalons. Il pointe la discordance qu'il y a entre la façon dont « Totem et Tabou » présente le désir du père comme écrasant le désir des fils<sup>38</sup>, et l'expérience qui enseigne que la fonction du père est de normaliser le désir selon la loi. Et il s'y appuie pour éclairer la fonction paternelle : le père, dit-il, est celui qui a poussé la réalisation de son désir assez loin pour le réintégrer à sa cause pour savoir à quel objet  $a$  il se réfère, autrement dit celui qui ne s'est pas laissé arrêter par la castration. Ainsi la contradiction entre le mythe freudien et l'expérience n'est qu'apparente, mais elle permet de focaliser la réflexion sur un point précis : le mythe présente le désir du père comme sans limite parce qu'il ne bute pas sur la castration et c'est bien là qu'est le ressort de la fonction paternelle.<sup>39</sup>

Cela ne signifie pas que le désir du père, pas plus qu'aucun autre, soit infini. L'objet  $a$  est un objet fini et le désir dont il est cause ne peut être que fini. Les désirs prennent l'apparence de s'infiniter quand ils s'écartent de leur centre (la béance phallique) et les uns des autres, et c'est ce qui en empêche toute réalisation authentique. C'est pourquoi l'interprétation ne porte pas, comme le disent les post freudiens, sur tel ou tel niveau (oral, anal...) mais sur le plus ou moins de dépendance des désirs les uns par rapport aux autres.

Ce qui fonde la possibilité du transfert c'est que l'objet *a* est situé dans le champ de l'Autre et que sa fonction dans le désir est méconnue. Mais le transfert reste «inopérant»<sup>40</sup> jusqu'à ce que l'Autre se nomme car «il n'y a d'amour que d'un nom».

La nomination de l'Autre a donc la plus grande importance et elle peut prendre un caractère sacré (cf la Bible), néanmoins elle n'est qu'une trace, « une trace de ce quelque chose qui va de l'existence du *a* à son passage dans l'histoire » (l'objet *a*, comme reste irréductible à la significantisation, existe dans l'Autre et il « passe dans l'histoire » en ce sens que, partie cessible du corps, il est au coeur des tournants historiques de la subjectivation<sup>41</sup>). Quand l'Autre se nomme, l'angoisse est surmontée... tant qu'on n'approche pas de la limite que fixe le fantasme. Lacan pose pour finir la question de savoir ce que doit être le désir du psychanalyste pour qu'au-delà de la limite de l'angoisse, le travail soit possible. Il répond qu'il convient que le psychanalyste, en quelque façon, fasse entrer son désir dans le *a* (celui du fantasme de l'analysant) pour offrir à la question du concept d'angoisse une garantie réelle. Là où il n'y a pas, faute de signifiant dernier, de garantie symbolique (d'où l'angoisse) le désir de l'analyste peut offrir une garantie réelle à la possibilité d'appréhender par l'angoisse la réalité dernière.

<sup>1</sup> Jones ne cite pas à proprement parler un verset puisqu'il écrit « Au commencement... Dieu les créa mâle et femelle » (*The phallic phase* 1933). Il laisse de côté ce qui concerne la création première d'un être unique dans le verset I, 27 de la *Genèse* (« Dieu créa l'homme à son image, c'est à l'image de Dieu qu'il le créa, mâle et femelle il les créa »). A quel terme hébreu de ce verset Lacan fait-il allusion ? Est-ce *tselem* (l'image) que les kabbalistes rapprochent de *tselem* (l'ombre) ?

<sup>2</sup> *L'identification*, leçon du 28 mars 1962.

<sup>3</sup> « Le patient doit trouver le courage de fixer son attention sur les manifestations morbides » *Remémoration, répétition, élaboration*.

<sup>4</sup> Leçon 9

<sup>5</sup> *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*. Leçon du 5 mai 1965. Et dans une conférence à Yale le 24 novembre 1975 : « il faut avoir été formé comme analyste... formé, c'est-à-dire avoir vu comment le symptôme ça se complète. » *Scilicet* 6/7, p. 35.

<sup>6</sup> Dans la leçon 21 Lacan parle d'insight à propos du stade du miroir et de la tension spéculaire. Ce qu'on verrait « au dedans de soi » n'a donc pas un statut différent de ce qui est vu dans le champ scopique.

<sup>7</sup> Leçon 7.

<sup>8</sup> Il n'est effectif qu'en ce qu'il rend cohérente la chaîne signifiante en y introduisant la métonymie (leçon 24).

<sup>9</sup> « L'Histoire est précisément faite pour nous donner l'idée qu'elle a un sens quelconque », *Encore*, éd. du Seuil, p. 45.

<sup>10</sup> Leçon 19, « l'espace c'est quelque chose qui a un certain rapport non pas avec l'esprit mais avec l'oeil ».

<sup>11</sup> Dans *Encore* (Seuil p. 122) Lacan dira que l'espace n'est pas intuitif, qu'il faut compter, et qu'il semble faire partie de l'Inconscient.

<sup>12</sup> cf l'exposé de C. Ferron.

<sup>13</sup> Leçon 4 «Jamais on n'a vu une analyse si réussie qu'on la suppose dans le procès de la régression repasser par les étapes contraires comme il serait nécessaire s'il s'agissait de quelque chose comme une reconstruction génétique».

<sup>14</sup> Dans la leçon 24 il montrera que l'image spéculaire peut entrer dans la catégorie des objets cessibles.

<sup>15</sup> Et il faut bien sûr les lire en gardant présent à l'esprit le schéma «circulaire» dont ils sont des mises à plat.

<sup>16</sup> Une anecdote qui circule en ce moment : le petit Levy fréquente en Amérique une école non confessionnelle et revient enthousiasmé d'un cours où a été expliquée la Trinité chrétienne. Son père auquel il en fait part n'apprécie pas : «Souviens-toi bien, Jérémie, que nous n'avons qu'un SEUL Dieu ! ... et nous n'y croyons pas.»

<sup>17</sup> On verra dans la dernière leçon que l'angoisse précède le moment de cession de l'objet  $a$ . Dira-t-on que c'est la cession de l'objet  $a$  qui la cause ? Non puisque cette cession faite, l'angoisse cède. Dira-t-on que c'est la non cession ? Pas davantage puisqu'elle peut protéger de l'angoisse. On voit que l'angoisse a un objet et qu'elle est liée à un moment.

<sup>18</sup> «Emoi, c'est retrait d'une puissance », *Les non-dupes errent*, 11 juin 1974.

<sup>19</sup> Voir leçon 20.

- <sup>20</sup> Chez l'homme aux loups le figement du sujet lors de cette cession (leçon 20) indique l'obstacle à quoi « le chemin du retour à l'objet dernier » dans l'analyse se heurtera.
- <sup>21</sup> « L'idée de nature est un fruit de la culture », J. Lacan, Congrès de l'EFP, Aix en Provence, mai 1971.
- <sup>22</sup> D'autant qu'il est possible que le verbe latin *cedere* d'où vient le premier soit apparenté à *cadere* d'où vient le second.
- <sup>23</sup> Voir leçon 13.
- <sup>24</sup> « Abraham, disons, voulait être une mère complète » Les quatre concepts, éd. du Seuil, p. 145.
- <sup>25</sup> Voir leçon 23.
- <sup>26</sup> Angoisse parfois immaîtrisable, leçon 22.
- <sup>27</sup> Ce qui n'opère pas ici, semble-t-il, c'est le tracé signifiant en double boucle par lequel l'objet *a* se détache. La double boucle est tracée par Lacan à propos des mécanismes de défense de l'obsessionnel dans la leçon 10.
- <sup>28</sup> Freud, Inhibition, symptôme, angoisse, chapitre VIII.
- <sup>29</sup> Lacan, L'identification, leçon 16.
- <sup>30</sup> Freud avait écrit, dans « l'Esquisse » que « la propre information du cri sert à la spécification de l'objet » lequel comporte « une part inassimilable (la chose) ».
- <sup>31</sup> Inhibition, symptôme, angoisse, chapitre II.

<sup>32</sup> A. Neher, que Lacan a sans doute lu indique que « la traduction usuelle de l'hébreu Hévèl par vanité est bien trop positive : elle implique un jugement, une option rationnelle qui marque notre supériorité sur Hévèl et notre possibilité de la dominer » ajoutant que « Hévèl est une notion tragique ». Il rappelle aussi que Hévèl désigne le deuxième fils d'Adam, Abel et que le nom de Cain de façon antithétique signifie acquisition. Notes sur le Qohelet, (L'Ecclésiaste), éd. de Minuit, 1951

<sup>33</sup> On peut toutefois se demander s'il est encore ici à double entrée.

<sup>34</sup> Cette expression a pu être tenue pour une « provocation » au motif que l'angoisse ne pouvait être l'objet d'un concept (J. Wahl). Il me semble que Lacan en fait valoir le génitif aussi bien dans le sens subjectif que dans son sens objectif : il ne s'agit pas seulement de conceptualiser l'angoisse mais encore d'approcher ce que l'angoisse atteint et même d'améliorer les conditions de cette atteinte.

<sup>35</sup> Kierkegaard remarque que s'il est facile de dire dans un système logique que la possibilité se transforme en réalité, c'est parce qu'on ne tient tout simplement pas compte du fait que la possibilité... consiste à pouvoir et que c'est là que surgit l'angoisse. L'angoisse est donc l'intermédiaire, omis par la logique, entre possibilité et réalité. Ainsi la réalité de l'esprit se montre comme une « forme qui tente sa possibilité » mais quand l'esprit veut la saisir, elle se révèle comme un rien uniquement capable d'angoisser. « Le Concept d'Angoisse », œuvres complètes, éd. de l'Otrante, 1973.

<sup>36</sup> Lacan reprend ainsi à propos du deuil, la distinction que Freud introduit à propos de la mélancolie : le mélancolique sait *qui* il a perdu mais ne sait pas *ce* qu'il a perdu dans cette personne. Lacan fait valoir que l'endeuillé retrouve le lien avec *ce* qu'il a perdu, que lui aussi ignore.

<sup>37</sup> Cette expression indique t-elle que là s'effectue la double boucle ?

<sup>38</sup> Lacan met ici l'accent sur le désir, par la suite il parlera plutôt à propos de « Totem et Tabou » de la jouissance du Père primitif.

<sup>39</sup> Il parlera plus tard de l'au moins un qui échappe à la castration.

<sup>40</sup> Les Noms du Père.

<sup>41</sup> « Toute fixation à un prétendu stade instinctuel est avant tout stigmate historique ». Écrits, p. 261.